

EPIURE

Joel McCrea, le joyau de la couronne

Il fallait rarement plus de quatre-vingt-dix minutes à Jacques Tourneur pour réaliser ses œuvres, de valeur inégale, où pourtant il y avait toujours quelque chose à piocher. Comme dans « Stars in My Crown », un inédit très « roots » présenté à l'Action-Christine avec Joel McCrea, la légende vivante que tout le monde croyait enterrée.

Plus pour des impératifs techniques et économiques, sans doute, Jacques Tourneur faisait des films remarquablement courts (tous en dessous d'une heure et demi, sauf un; *Man on Horseback* fait tout juste une heure et dix minutes). D'autant plus remarquables qu'ils nous paraissent « normaux » et que Tourneur semble toujours, même dans des films médiocres, avoir le temps. C'est quelque chose d'extraordinaire de voir ce mystère à l'œuvre: voilà un homme qui — Simone Simon en témoigne — avait souvent à peine le temps de parler à ses acteurs tellement il devait « bourrer » sur le plateau, rasant constamment avec des moyens et des emplois du temps en peau de chagrin; qui, de son propre aveu, a accepté maintes fois l'impossible et l'inacceptable pour des motifs franchement vénaux: projets pas prêts, scripts béants, castings suicidaires. Mais qui avait aussi ce sens incroyable du raccourci lui permettant de se ménager plus de temps pour le reste.

Même quand il a une tonne de *plot* à charrier en cinq minutes, tout un nœud d'intrigues cousues de fil blanc à dévider, Tourneur prend encore le temps de musarder, ou d'avoir l'air de musarder: capturant une minute de bonheur tranquille sous un porche, un regard complice, ou encore s'obnubilant comiquement sur une machine à peler les pommes (ah, cette longue histoire d'amour que Tourneur a eue avec les gadgets et les machines vêtustes, qu'il s'agisse d'art ménager, d'avions ou de chasse-mouches!). *Stars in My Crown* est un bon exemple de cette mystifiante école buissonnière de Tourneur avec ses sujets, alors qu'au contraire on devrait s'ébahir sur le ramassé de ses films, dont certains ne sont qu'épures (Tourneur n'y regardait pas à deux fois pour torcher l'histoire des Etats-Unis en vingt-deux minutes quand il faisait des courts-métrages).

On sait que ce petit film, rarement vu, était le favori de Tourneur. Encore n'était-ce sûrement qu'une espégerie de faux modeste pour faire tourner en bourrique les admirateurs français — qui, à l'époque où il leur disait ça, n'avaient aucune chance de l'avoir vu et aucune possibilité de le voir un jour (c'est fait, maintenant, courez à l'Action-Christine). Dans le même ordre d'idées, Ford, quand on le poussait un peu, citait toujours *Steamboat 'Round the Bend* comme étant son film favori, bien sûr pour faire chier le monde mais

Photos: Salgado primé

Pour sa neuvième édition, la fondation Hasselblad à Göteborg vient de décerner son Prix international 1989 à Sebastião Salgado, 45 ans, parce qu'*'à l'association, dans ses reportages photographiques, le journalisme, l'indiscrétion, la solidarité et l'esthétique*». La faim au Sahel, la population rurale d'Amérique du Sud, les émigrants et, actuellement, les travailleurs de tous les pays... Salgado sillonne les continents pour mieux s'approcher des hommes. C'est le 30 septembre 1989 que ce « globe-trotter distingué » de l'agence Magnum, Brésilien devenu parisien, recevra son prix (200 000 F.).



Joel McCrea, (à droite). Des yeux en boutons, un nez rond, une poitrine aussi épaisse que large.

aussi parce que ces œuvres apparemment arithmétiques représentaient le summum de ce que ces hommes aimaient vraiment: « Americana », jus de chicque, rusticité déconante, bagout édenté, humour en soc de charrie, pipes en épis de maïs, sentimentalité éhontée, mais aussi une malice plus fine qu'il n'y paraît et un charme inébranlable. Il y a tout ça, et plus, dans *Stars in My Crown*.

Non. On ne va pas vous refaire le coup du chef-d'œuvre — ni même de l'œuvre. Il faut bien avouer qu'à trop béatifier Jacques Tourneur, on en est arrivé à singulièrement béatifier. La rétrospective (presque) intégrale qui lui était consacrée l'an dernier à San Sebastian permettait justement de remettre un peu les pendules à l'heure. Film invisible ou rarement exhumé ne veut pas forcément dire grand film. Tourneur n'a réalisé qu'un grand film, parce qu'on ne lui a donné qu'un grand script à tourner (*Mainwaring, « la Griffe du passé »*). Il a fait deux ou trois bons films, pour les mêmes raisons. Le reste est plutôt laissé à notre sympathie. Mais il y a (presque) toujours quelque chose à regarder. Une manière à admirer. Mitichum, sur un balcon, pousse une porte-fenêtre. Elle résiste. On sait déjà qu'il y a de la viande froide derrière, sans avoir encore rien vu. Lui aussi le sait. Et Tourneur (ou Mainwaring ?) sait aussi tourner les conventions du genre et l'inevitable en dérision. Un, deux, trois cadavres. « Oh, not another one! », déplore factuellement Kirk Douglas.

De même, dans *Stars in My Crown*, Tourneur dégonfle judicieusement ce qui pourrait être la baudruche du grand thème. Dire que c'est un film contre l'intolérance (parce qu'il y a des fouets et des cagoules du K. K. K. ?) revient un peu à dire que le *Troisième Homme* est un film sur la pénicilline. C'est Margaret Fitts qui a adapté ce roman élégiaque, celle qui plus tard écrira le curieux (et élégiaque) film-testament de Clark Gable, *A King and Four Queens*, pour Walsh. Autant dire que, dans *Stars*,

l'argument est frustré et bat de l'aile en grinçant comme une vieille porte de grange. Les « moments forts » ne sont pas toujours les meilleurs du film, qui vaut justement par l'amour du détail et l'authenticité de ce tableau d'un petit patelin du Sud américain: sans méchants racistes vraiment méchants (juste cupides ou stupides), sans bons samaritains vraiment bons non plus. Le pasteur a ses ridicules, comme de s'acharner à massacrer ce foutu cantique de malheur, *There'll Be Stars in My Crown*.

Il faut seulement aller voir ce film comme on va toucher la pierre philosophale. S'émerveiller devant un miracle d'économie, d'humanisme bonasse mais pas stupide, et surtout pour voir Joel McCrea, « The Rock », himself. Je sais qu'Ellen Drew est merveilleuse comme toujours et que Dean Stockwell (dans son premier rôle) serait un sujet infiniment plus dans le vent, mais il faut profiter de cette ressource méritoire pour protester contre l'injustice patente dont ce grand bonhomme de cinéma souffre depuis des décennies. Plus encore que Randolph Scott, cet autre Piesou cow-boy notoire, McCrea semble pâtir du *living legend syndrome*: tellement légende vivante que tout le monde le croit mort et enterré depuis des lustres. Or, non seulement Joel McCrea vit toujours dans son fameux ranch de Camarillo; avec sa femme de toujours (la gentille star Fox au menton joliment en galoché, Frances Dee), mais il est même autrement fringant en Marlboro Man troisième âge que son cadet de trente ans et foireux voisin de palier, Ronnie Reagan. La dernière apparition publique de ce joli couple date d'il y a quelques années, lors de la fameuse photo anniversaire RKO.

On a peine à voir Joel McCrea en oiseau de paradis (et pourtant Vidor et Selznick nous l'ont donné en pagne et cocooné avec Dolores Del Rio dans un film du même titre); peine à croire que cet homme a commencé comme play-boy sucre d'orge sexe à l'époque. Mais,

très vite, il devient « The Rock », et c'est sur cette pierre qu'il bâtit, sinon son empire millionnaire (ça c'est plutôt l'immobilier, l'élevage et les pétroles), du moins notre fidélité et reconnaissance à tous (?). Il se calcifie très tôt. Dès *King Kong*. Le singe est infiniment plus sexy que Joel McCrea, et Fay Wray le sait bien. Mais McCrea a la résistance pour lui, et, très tôt aussi, l'avantage de l'indépendance financière. A cause de sa lourdeur d'enclume et de son sérieux foncier, il fait merveille dans la comédie et même le slapstick (*Sullivan's Travels, New York Miami*, et tout ça). Très vite, il est à même de refuser tous les rôles qui l'embêtent, c'est-à-dire pratiquement tous ceux qui requièrent un complet-veston. Le Rock devient Gibraltar; on l'engage toujours avec sa selle. Il préfère être l'homme du grand air (*Colorado Territory*) que celui des grands airs. Et, bientôt, on ne le voit qu'en noir, chemise blanche et cravate « four in hands ».

Des yeux en boutons, un nez rond, une poitrine aussi épaisse que large, il fait un drôle de héros. Dans ses derniers films,

La culture française s'exporte bien

Un parallélépipède surmonté de trois petits cubes recouverts de carreaux de faïence blancs, telle est l'œuvre que Jean-Pierre Raynaud a conçue, à la demande de Thierry de Beaucé, secrétaire d'Etat chargé des relations culturelles internationales, pour célébrer le Bicentenaire de la Révolution. Le carrelage puritain qui a rendu célèbre ce sculpteur français trônait donc au milieu d'un salon du Quai d'Orsay, où étaient présentées hier les nouvelles orientations de l'Association française d'action artistique pour laquelle 20% d'augmentation de crédits étaient annoncés.

Après un hommage appuyé à la danse française — qui, à l'exportation, « rivalise désormais avec la danse américaine » —, il était appelé que la mise en scène française, avec notamment Ché-

il grince comme un prie-Dieu; il n'en est que plus beau. Il a l'élégance de s'en aller sur une pure merveille de film épithaphe avec son pote Randy Scott, qui résume toute sa carrière (*Coups de feu dans la Sierra*). Comme dans tant de ses westerns, il marche à la mort mais il marche droit. Il refuse toujours d'être interviewé à la télévision. Il n'a pas parlé à un journaliste ou à un historien du cinéma depuis des décennies (sauf à John Kobal, ce chien!), et il a même la suprême élégance de ne pas être parfait: après son exit magistral sous l'éperon de Peckinpah, il l'a un peu gâché en revenant pour une obscure mais fâcheuse histoire d'étalon et de chevaux sauvages, avec un mioche (*made for TV*).

Il n'y a qu'une sorte de héros chez Tourneur: le *strong silent type*. McCrea l'a d'abord été pour lui, dans trois films, notamment le rarissime *Man on Horseback*, un western généralement vilipendé dans les livres, qui est pourtant aussi bon que *Wichita* peut être médiocre. On expédie couramment cet étonnant petit film, du simple fait que Tourneur se disait insatisfait du procédé couleur. Ceux qui ont pu voir la copie qu'en possède la Cinémathèque portugaise peuvent attester du contraire: des teintes automales, une lumière poudreuse et des effets « vieux cuir » tout à fait attachants. Après McCrea, Tourneur s'est trouvé Dana Andrews (et fugacement Mitchum) pour remplacer son Indien de *cigar store*. Ah, cette monumentale lèvre inférieure plate de Dana Andrews! Cette enveloppe vide de grand buveur, ce côté creux-du-costard qu'il trimbalait toujours et qui en faisait un grand écouteur, par ailleurs, selon les cinéastes et partenaires capables d'apprécier ce genre de choses.

Joel McCrea n'a rien de creux, lui. Juste un bloc un peu rond, solide et usé comme un galet. Un bloc d'Amérique. Le *Rock of Ages* des cantiques. Amen.

Philippe GARNIER

Stars in my Crown: reprise Action-Christine. Signalons aussi la belle monographie consacrée à Tourneur par la Cinémathèque espagnole à l'occasion de la rétrospective de San Sebastian, l'an passé. Textes en espagnol, avec filmo impec et iconographie remarquable.

reau, Vitez, Mnouchkine, Desarthe, Brook « pour ce qu'il peut avoir de français », etc., contribuait largement à cette visibilité et notoriété que seule l'image culturelle peut, d'un pays, façonner ». Savary en Israël, Vitez à Moscou, Louchevski en Hongrie étaient, parmi d'autres, chargés d'illustrer cette politique.

Mais le succès du théâtre ou de la danse avec la mise en place de co-productions semble devoir moins à l'action volontariste des Affaires étrangères qu'à la demande toujours forte de ces spectacles à l'étranger. En revanche l'ensemble des mesures concernant les arts plastiques (notamment le projet d'un nouveau pavillon pour la Biennale de Venise) semble indiquer, cruauté du marché de l'art oblige, le souci d'éviter la noyade avant 1993. B.P.P.



Les Chasses du comte Zaroff, 1932. A ses débuts, McCrea était même carrément le sucre d'orge qui faisait saliver les femmes, le cocotier que ses partenaires féminines ne demandaient qu'à grimper.

Hollywood, correspondance
« All I want is to enter my house justified. »
Steve Judd (McCrea) dans *Cops de feu dans la sierra*.

On ne donnera pas son nom à un aéroport, comme pour John Wayne. Il n'y aura jamais non plus de cendriers, ni de réclames de bière lumineuses en trois dimensions à son effigie. Il ne sera même pas l'Homme de l'Ouest et l'icône qu'est devenu Gary Cooper pour tout le monde. Et pourtant, Joel McCrea était à coup sûr le cow-boy le plus convaincant qu'on ait vu au cinéma.

Sa façon de se tenir sur un cheval, de travailler le bétail, de rester droit en selle même au galop, les coudes très haut, séparés du corps. Les gens du métier ne s'y trompaient pas. McCrea n'a peut-être jamais été considéré pour un oscar, ni seulement un hommage, mais les éleveurs et les cow-boys l'avaient dès 1958 inscrit au Cow Boy Hall of Fame, à Oklahoma City. Il y avait certes plus flamboyant que lui, mais personne de plus naturel.

Beaucoup de gens le croyaient mort depuis longtemps, sans doute parce que Peckinpah lui a offert une fin si belle dans *Cops de feu dans la sierra*, il y a de cela vingt-huit ans. C'était

Né pour être cow-boy à plein temps, dans son ranch de Camarillo comme dans vingt-six westerns tournés en seize ans (« la Fille du désert »), on a du mal à se souvenir que Joël McCrea a été pendant vingt ans un jeune premier au charme dévastateur (« les Chasses du comte Zaroff »). Saga d'un gentleman vaquero mort récemment, à l'âge de 85 ans.

pratiquement le premier film de l'un et le dernier de l'autre. « So long, partner », disait-il à son copain Gil. « See you later », répondait Randolph Scott en le laissant mourir seul, allongé dans la poussière et truffé de balles.

McCrea avait un dernier regard pour les trembles sur la montagne et les pins d'Inyo County. Ensuite, il se laissait retomber et sa tête sortait du champ.

McCrea avait tenu à jouer celui des deux amis qui s'en tient au contrat; pas tant celui qu'il a signé avec la banque qui l'emploie, que son code à lui. Il avait fait ses choix très tôt, et toujours du même côté, celui de la décence. Dans *Four Faces West* (1948) il dévalise une banque mais signe une reconnaissance de dette, rembourse

une partie de l'argent et, finalement, se livre à Pat Garrett ! Si la mort de Steve Judd dans *Cops de feu dans la sierra* nous touche autant, c'est que McCrea meurt très rarement dans ses films — la fin de *la Fille du désert* demeurant la belle exception.

Une sacrée tronche

McCrea est mort le 20 octobre au petit matin, à l'hôpital des acteurs de Woodland Hills. Complications respiratoires à la suite d'un coup de froid. Mais quelques jours auparavant, il était encore au grand air, sur son ranch de Camarillo — qu'il n'a guère quitté depuis quarante ans.

A une époque, les 1 500 hectares qu'il possédait dans Ventura County (entre Malibu et Santa Barbara) produi-

saient 100 tonnes de bœuf par an. Au début des années 60, McCrea a vendu le quart de ses terres aux banlieusards et promoteurs, ramassant quatre millions et demi de dollars au passage. Il contrôlait aussi plusieurs ranchs dans l'Utah et le Nouveau Mexique. Il était à coup sûr l'un des acteurs les plus riches d'Hollywood, mais contrairement à beaucoup, il n'a pas fait n'importe quoi pour y parvenir. Sa mine d'or était dans son caractère, pas dans son talent d'acteur, et aucun patron de studio ne pouvait l'obliger à faire ce qu'il ne voulait pas faire. Il pouvait toujours partir sans s'occuper des conséquences. « I'm a cow' boy at heart », disait-il. C'est ainsi qu'il a quitté, sans un regret, le plateau de la

FOUR-IN-HAND

McCREA, VAILLANT CABALLERO

●●●

Femme et le Pantin, au lieu de se laisser tyranniser et humilier par Sternberg. Et une fois établi, à la fin de son dernier contrat Paramount, il ne fera plus que des westerns; et pas n'importe lesquels. Des westerns où la décence jouait un grand rôle: le sien. Il en a fait 26 en seize ans.

Et c'est bien sûr ainsi qu'on se souvient de lui: les cheveux toujours un peu longs dans le cou, des dardes au coin des lèvres, le col de chemise boutonné jusqu'en haut. McCrea semblait né pour porter le *four-in-hand* — le nœud-cravate de velours noir — comme Josiah Doziah Gray, le prêcheur de *Stars in My Crown*, encore plus que le foulard autour du cou, comme Wyatt Earp dans *Wichita* ou le fugitif de *La Fille du désert*. Pour tout dire, McCrea avait une sacrée tronche pour une vedette de cinéma. Tout était rond chez lui: l'œil, le nez, le tronc. Et son nez lui-même comme pas permis, à tel point que dans *The More the Merrier* (Plus on est de fous), George Stevens ne pouvait s'empêcher de le lui noircir; et Alexis Smith de l'arrosar au champagne, dans *South of St. Louis*.

Si bien qu'on a peine à se rappeler ce qui est venu avant. Peine à croire que Joel McCrea a été pendant vingt ans jeune premier. A ses débuts, McCrea était même carrément le sucre d'orge qui faisait saliver les femmes, le cocotier que ses partenaires féminines ne demandaient qu'à grimper. Avec sa grande taille, son vaste torse glabre et ses cheveux rebelles, il faisait à tel point «cheesecake» qu'en 1932, David Selznick n'hésitait pas à expédier King Vidor à Hawaï en lui donnant carte blanche pour l'histoire, pourvu qu'il lui ramène un film qu'on puisse intituler *l'Oiseau de paradis*, «avec plein de séquences montrant McCrea et Dolores Del Rio en petite tenue ou en train de nager, et qu'à la fin Del Rio soit précipitée dans le volcan». A la RKO dans ces années-là il était l'équivalent masculin de Fay Wray: presque aussi souvent deshabillé qu'elle, comme dans les mémorables *Chasses du comte Zaroff*. C'est pour ne pas se laisser ainsi cataloguer qu'il a refusé le rôle masculin dans *King Kong*, tourné l'année suivante. C'est d'ailleurs lui qui a recommandé Bruce Cabot à Selznick et Meriam C. Cooper. Il l'avait repéré alors qu'il officiait comme vider du Montmartre, le night-club sur Hollywood Boulevard. (Un drôle d'emploi pour ce petit-fils d'ambassadeur de France dont le vrai nom était Jacques Etienne de Bujac.)

Insensible, bourru ou entêté

McCrea aurait pu écrire un livre intitulé *Growing up in Hollywood*, comme celui de Robert Parrish. McCrea jouera ce type de rôles longtemps jusqu'en 1943. Il était conscient de son charme physique, mais il en était comme embarrassé. George Stevens saura génialement jouer sur cette qualité particulière dans *Plus on est de fous*, un film sur la crise du logement en temps de guerre, mais aussi sur la pénurie d'hommes. McCrea doit pratiquement se débarrasser des femmes au fly-tox.

Il n'avait pas huit ans quand sa famille est venue de Pasadena s'installer sur Hollywood Boulevard, au-dessus duquel on tournait encore des westerns à l'époque. Joel livrait le *Los Angeles Times* à des gens comme Sam Goldwyn (son futur employeur) ou William S. Hart, son héros de toujours. A douze ans, il s'occupait des chevaux quand Ruth Roland tournait

un western dans les collines au-dessus de chez lui. Mais il devra attendre près de trente ans pour réaliser son rêve et devenir cow-boy à plein temps, à la vie comme à l'écran.

Sa famille, de souche écossaise, comptait fermiers, banquiers, aventuriers, mais pas un seul acteur. Son grand-père paternel, Major John McCrea, conduisait la diligence entre San Bernardino et Los Angeles, à l'époque où la première localité était plus importante que la seconde. Il a ensuite fondé la première banque de Los Angeles. La présence de McCrea comme invité de W.R. Hearst à San Simeon peut surprendre (et surprenait ses employeurs à Metro) pour un débutant qui n'avait joué que des bouts de rôles (un dur dans *The Jazz Age*, le frère de Garbo dans *The Single Standard*). Mais le vieux l'avait à la bonne. McCrea était un athlète accompli, bien éduqué. Il avait joué dans un film de Marion Davies. Hearst ne se sentait pas menacé à son sujet, ayant dès le début senti cette

réticence chez celui qu'il surnommait «The All-American Boy». Dans un rare et étonnant interview qu'il a donné à John Kobal, McCrea raconte comment Hearst a été jusqu'à écrire personnellement à Louis B. Mayer pour qu'il lui renouvelle son contrat. Et c'est à San Simeon que Constance Bennett l'a rencontré alors qu'elle cherchait un jeune premier pour son prochain film RKO, *Born to Love*. Ayant finement compris que McCrea jouissait du support de Davies et Hearst, c'est lui qu'elle a choisi (Gilbert Roland, Ray Milland et Fred McMurray, tous débutants, avaient pourtant testé!). Connie Bennett finira par tomber amoureuse et faire quatre films avec lui, en autant d'années.

Mais McCrea restait insensible ou indisponible — un rôle qu'il jouera d'ailleurs souvent au cinéma, le type bourru et entêté («T'en a pas un peu assez d'être toujours noble comme ça?», lui reproche sa femme Claudette Colbert dans *The Palm Beach*

Story). Miriam Hopkins aussi était folle de lui; quatre films ensemble n'y feront rien. Joel était comme ça. En 1933, il avait rencontré Frances Dee sur le tournage de *The Silver Cord* et l'avait épousée. Le mariage durera cinquante-sept ans; elle était à son chevet quand il est mort. Frances Dee était une bonne actrice, au physique plus piquant qu'attrayant, le menton long et les yeux perpétuellement écarquillés. La vivacité dont elle faisait preuve surprenait toujours, à cause de sa fragilité. C'était toujours un plaisir de la voir jouer avec McCrea (ils ont fait quatre films ensemble). Dans *Come and Get It (le Vandale)*, il la gifle. Mais c'est dans *Four Faces West* qu'ils sont le plus émouvants. Il y a dans ce très bon petit western produit en 1946 par Harry «Pop» Sherman (le père des «Hoppalong Cassidy»), et celui qui fit débiter Clint Eastwood) une scène dans laquelle McCrea, en fuite, quitte Dee en lui passant une bague au doigt. McCrea reste surtout connu pour la solidité de son jeu, sa voix plate comme une pierre, ses lèvres comme boutonnées. Mais avec lui, quand l'émotion arrive, elle est d'une force et d'une pureté mémorables — pas une émotion galvaudée d'acteur. Et c'est ce qui se passe entre ces époux de plus de quinze ans, quelque part au Nouveau Mexique, devant la caméra d'Alfred E. Green. *Four Faces West* est à ma connaissance le seul western qui ne compte pas un seul cadavre, sans pour autant être mièvre ou sentimental.

Conservateur mais pas raciste

McCrea a tout fait dans sa carrière, sauf se laisser empuerquer (même chez Goldwyn, ce qui est une gageure); il n'y a qu'à comparer le maquillage d'Eddie Robinson et le sien dans *Barbary Coast*, de Hawks. Certains, comme Hitchcock, le trouvaient trop «indolent» ou trop détendu. McCrea, comme Gary Cooper, avait cette manie de bâiller ou piquer des roupillons entre les prises. Mais les grands maîtres de la comédie savaient apprécier ce naturel, en particulier Preston Sturges, LaCava, et George Stevens. Lubitsch l'aurait sûrement utilisé s'il n'avait pas à ce point adoré Cooper; leur talent est très similaire, et jamais aussi remarquable que dans les comédies. Il suffit de regarder McCrea dans *Plus on est de fous* pour s'en convaincre. Dans ce film de Stevens (un de ses meilleurs), il travaille pourtant avec deux champions du timing, la sublime Jean Arthur et Charles Coburn, et sous la direction d'un des plus fastidieux et méticuleux orfèvres du splastick qui ait jamais sévi sur un plateau. Preston Sturges aimait surtout son côté bourru et entêté, et sa manière de dire des répliques sans prix comme si de rien n'était, presque négligemment. Et puis McCrea partageait cette autre particularité avec Cooper, celle de ne jamais perdre sa dignité, même en fixe-chaussettes sur un rebord de fenêtre ou à poil dans le couloir enveloppé d'un édreon. Et pourtant, Sturges pouvait aussi l'utiliser en dentiste inventeur dans un rôle sérieux (son curieux *Great Moment*).

Mais McCrea était toujours un peu léger, voire fantasque, même dans les plus plombants mélodrames: dans *Ils étaient trois* (Wyler et Lilian Wellman), il fait son entrée avec un filet d'apiculteur sur la tête. Dans *Primrose Path*, de LaCava, il lutine les Portugaises de la conserverie en leur sortant les pires plaisanteries. LaCava en particulier aimait débarrasser

McCrea de toute cette noblesse, comme autant de maquillage; il lui mettait des gros mots dans la bouche. McCrea semblait attirer les bonnes grâces des gens sensibles ou hors du commun comme Sturges, LaCava ou Borzage (qui l'avait testé pour *Lilith*; et quand il n'a pu obtenir gain de cause auprès du studio, il a donné le test à McCrea, qui l'a longtemps utilisé comme carte de visite).

Malgré cela, il reste celui qu'on prenait quand on ne pouvait avoir Cooper. Ce fut le cas pour *Correspondent 17 de Hitchcock*. Et Leonard Goldstein est venu le trouver pour l'excellent *Stranger on Horseback* seulement après le refus de Cooper. McCrea, lui, aimait le script, aimait Tourneur, et il a même fait le film en participation, sans avoir à le regretter. Il savait pertinemment qu'il n'avait pas l'aura de Gary Cooper. Il était le premier à l'admirer: ironiquement, il finira par chausser ses bottes dans un remake du film qu'il admirait le plus, *The Virginian*. Cooper lui disait toujours: «Toi et moi, on n'est pas des Barrymore; on est des personnalités. On n'a pas assez de talent pour faire comme Cagney, qui peut jouer un joli-cœur dans un film, et dans le suivant, foutre des coups de pied dans le ventre à sa mère. Nous, on peut pas se permettre ça. Alors, choisis bien ton image, et choisis tes rôles en conséquence.»

McCrea était conservateur, mais ni bigot ni raciste (il est dans deux des films les plus généreux et les plus réussis à ce sujet, *Stars in My Crown* et *Four Faces West*; même son Buffalo Bill est empreint d'œcuménisme!). Dans *Four Faces West* on voit le grand McCrea traverser un désert sur le dos d'un bœuf longhorn. Scène d'autant plus étonnante que le bœuf est sellé, et qu'avant de monter on a vu l'acteur le capturer au lasso, le coincer contre une clôture et le dompter comme au rodéo. Et pourtant, on ne pisse pas de rire en le voyant ainsi trotter au milieu des dunes comme un Jésus sur son bourricot; peut-être parce qu'on est persuadé que McCrea savait faire tout ça. Il est à ce point convaincant. Tout autant que lorsqu'il joue les rustauds du cœur dans *The Palm Beach Story*. Il montre autant d'égard pour Mary Astor quand il danse avec elle que pour le bœuf qu'il monte dans ce petit western («Don't let me stop around», dit-elle; tenez-moi mieux que ça). Ou quand il concède «with a little sex» à plusieurs reprises dans l'hilarant *Sullivan's Travels*.

Joel McCrea a été enterré au cimetière de Westlake, mais déjà en 1946, dans *Four Faces West*, un Mexicain inscrivait à son égard les fameux mots d'Eugene Manlove Rhodes sur la paroi d'une falaise du Nouveau Mexique: *Un caballero valiente. PASO POR AQUI.*

Philippe GARNIER

(Publicité)

CASTING POUR FILM INTERNATIONAL

Recherchons
- Jeunes femmes 15/25 ans. Belles - Métisses - Noires - Arabes parlant Anglais
- Hommes 25/40 ans. Métis - Noirs - Arabes parlant Anglais, expérience comédien

NE PAS SE PRESENTER

Envoyer photos + CV à:
ZAKIA: Casting director
10, rue Quentin Bauchart 75008 Paris

La Fille du désert, Walsh, 1949.



Le Shérif aux mains rouges, Newman, 1959.

